

BULLETIN
AUGUSTE-COMTE

(MENSUEL)

COMITÉ DE RÉDACTION :

Georges DEHERME
DIRECTEURAlfred DUBUISSON
ADMINISTRATEURJulien PEYROULX
SECRETARE

SOMMAIRE :

	Pages.
Le Positivisme actuel : De la vocation littéraire. — Comte et le féminisme....	577
Auguste Comte : L'originalité de Comte.....	587
Diffusion, infiltration du positivisme : Auguste Comte et la psychologie. — Copernic et « le parfum positiviste ». — Le positivisme en Chine. — Le culte des grands hommes. — Le positivisme à Constantinople. — A. Comte au Sénat. — Le positivisme en Égypte.....	588
Controverses et disputes : Des garde-crânes !... — Littré.....	600
Le mouvement positiviste : Fondation d'une société de librairie et d'éditions positivistes. — Thèses positivistes.....	602
Bibliographie : I. Ouvrages positivistes ou intéressant directement le positivisme. — II. Ouvrages de critique ou de culture générale. — III. Périodiques.....	603
Les livres qui font penser : <i>La courbe du mouvement sociétal</i> , par Mc QUILKIN DE GRANGE.....	605

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

16, RUE SAINT-SÉVERIN, 16

PARIS (V°)

Le régime matérialiste de la prétendue propriété littéraire a généralisé la simonie, la prostitution de l'esprit. En asservissant l'intelligence à l'argent et au nombre, ce régime a été un des facteurs de notre anarchie mentale et morale.

Parce qu'il se propose la régénération des opinions et des mœurs, le *Groupe Auguste-Comte* ne connaît donc pas les « droits d'auteur », non plus qu'aucun autre « droit », hormis celui de faire son devoir. *En conséquence il autorise sans condition, il sollicite même la reproduction de tout ce qu'il publiera.*

A NOS LECTEURS, A NOS COLLABORATEURS

La rédaction d'un Bulletin documentaire devant être objective, impersonnelle, nous prions nos collaborateurs, qui sont tous nos lecteurs, de s'abstenir de littérature, en résumant le plus possible les notes qu'ils veulent bien nous transmettre.

Nous espérons qu'ils ne se froisseront pas quand nous procéderons nous-mêmes à cette condensation nécessaire. Comme lecteurs, comme positivistes, ils trouveront une ample compensation au petit sacrifice d'auteur que nous leur demandons de consentir.

BULLETIN AUGUSTE-COMTE

Notre Bulletin ne paraissant que tous les deux mois pendant les vacances, nous fixons le prix de l'abonnement non plus à l'année mais par série de 10 n^{os} se composant d'au moins 320 pages.

ABONNEMENT A LA SÉRIE DE DIX NUMÉROS	15 fr.
UNION POSTALE.....	20 —
Le Numéro, sur demande ou à notre librairie franco....	2 —

Aucune autre direction que celle de la cupidité ou de la vanité.

Leurs maîtres, les « chers maîtres » flagornés, ce sont ceux qui les poussent et tant qu'ils les poussent.

Leur foi, c'est l'argent. Leur but, l'ostentation bête, la jouissance sale, — le néant.

Une telle existence n'a plus de sens humain. Aussi, pour ne pas prendre conscience de son vide horrible, ils la bousculent vers les parades qui font recette, ils l'emplissent de bruit, ils l'étourdissent de stupéfians. S'étant déliés des principes qui libèrent, ils se sont fait les esclaves des choses qui oppriment. Désormais incapables d'une dilection spontanée, ils n'obéissent plus qu'au fouet des contraintes matérielles.

Que se répondront-ils, plus tard, quand ils sentiront la meurtrissure de leurs chaînes dorées et qu'ils se demanderont, comme le pauvre Lelian : qu'ai-je fait de ma jeunesse, de ma couronne, de mon être?...

Ah ! les pauvres fantômes, et combien moins vivants que les morts... Ah ! les misérables fantoches, et combien plus à plaindre, maintenant, plastronnant dans quelque salon trop luxueux ou pérorant, ironisant dans un bar chic, que, naguère, souffrant de tout leur corps dans la boue cruelle des tranchées...

C'est bien la pire dévastation de cette guerre d'affaires, et qu'aucune accumulation fantastique de milliards de marks-or ne réparera, d'avoir obscurci, souillé, tué ces âmes magnifiques.

La guerre? — Eh bien, non ! La paix. La paix des politiciens, des démagogues rongés d'envie, des songe-creux, des mercantis, de la flibuste financière ; la paix sans gloire exaltante, sans sûreté, sans enseignement ; la paix, plus exécrable que la guerre même, qui a stérilisé, annihilé l'effroyable holocauste de dix millions d'hommes ; la paix précaire, honteuse, amorphe, qui n'est qu'une lâche hypocrisie de la guerre déshonorée, continuée sourdement pour le lucre, les mines et les puits de pétrole ; la paix qui s'est aliénée en renonçant la victoire ordonnatrice, animatrice et féconde.

Cette génération fut doublement sacrifiée : dans son corps par la guerre d'industrie, dans son esprit par la paix d'argent.

II

Ils ont choisi le métier le plus ignominieux mais, présentement, le plus lucratif.

Amuser. Faire rire, provoquer le rut, distraire, étonner. Voilà à quoi doit s'exercer l'intelligence qui se vend.

Point de pensée : des jeux de mots ou de phrases. Des sonorités. Des contorsions bizarres, la plus plate des banalités, qui consiste à prendre automatiquement la contre-partie du bon sens pour saisir ou simuler l'originalité qui fait défaut. Le persiflage incompréhensif et niais de ce qui dépasse l'horizon étroit du lupanar où l'on opère. Des chienneries. L'idolâtrie barbare du phallus. La fornication sous tous ses aspects.

C'est la formule du roman de vente et, à très peu près, toute la littérature du jour.

D'ailleurs, ceux qui bovarysent là-dessus et prennent des attitudes dégoûtées sont des sots, sinon des tartufes. Ce n'est pas une question de décor et de quantité. Il y a des filles qui raccrochent dans les cimetières, dans les églises, et elles se donnent tous les genres. Il faut convenir d'ailleurs qu'elles ont plus d'imagination que leurs confrères des lettres.

La Garçonne n'est pas un livre pernicieux par les tableaux de luxure que le lecteur peut « réaliser » ; mais par ses 400 éditions, auxquelles ont contribué l'éditeur, les journaux et le public, — complices. Car c'est cela qui détermine les innombrables « vocations » littéraires et les aiguillent.

Donc, surenchère d'avilissement. Plus de mesure.

Conséquence : subversion des valeurs. Le pitre acclamé. Le travailleur, l'artiste, le penseur ignorés ou bafoués. Dans tout, rien que ce qui se compte : en politique, la majorité ; en journalisme, le tirage ; en littérature, le chiffre des éditions. Rien de ce qui s'apprécie par la qualité. Partout, l'abrutissante corruption du nombre et de l'argent confondus. La Bête, aux mille noms, aux cent visages, au seul instinct, Caliban domine le monde. L'Humanité se meurt.

Il va sans dire que ce métier qui dispose de la publicité ne s'oublie pas. Il se surfait. Un habitant de Mars lisant une de nos gazettes ou revues croirait que, sur la Terre, l'action n'est que le crime, le dol, le bavardage, les sports ; que la pensée ne s'exprime que par le roman et le théâtre...

Du talent? Hé oui! parfois. Mais de cirque. Celui des clowns, des acrobates et des disloqués. Ce talent dont Proudhon disait déjà qu'il est « d'ordinaire l'attribut d'une nature disgraciée en qui l'inharmonie des aptitudes produit une spécialité extraordinaire, monstrueuse ». La foule a la superstition de ce talent. Le monstre seul — l'homme-tronc, Jaurès, Trotsky, Carpentier ou Maurice Rostand — éveille sa curiosité languide. Et le charlatan, maître du mensonge, dispensateur d'illusions, règne sur son cœur.

III

Au demeurant, cette littérature est le plus abject des trafics. Il est à l'art ce que la prostitution est à l'amour.

On ne vend pas la beauté, la bonté ni la vérité. La simonie sera toujours le pire forfait contre l'esprit. Car il l'assassine.

L'art est la culture des sentiments et non des instincts. S'il s'adresse aux sensations, c'est pour les affiner, les spiritualiser. Il n'abrutit point, il humanise.

C'est parce qu'il est trahi qu'on l'imagine facile. Le définir, le ramener à sa nature, c'est d'abord le défendre contre l'envahissement, le submergement des médiocres.

Dans notre indescriptible anarchie, tout va à contre sens de la civilisation. Il faudrait, résolument, « décourager les arts ». Or, fondés par l'infatuation, la spéculation de librairie ou de coterie et destinés surtout au roman ou au théâtre, d'innombrables prix contribuent à exaspérer les appétits et les présomptions des jouvenceaux.

Ainsi, on les détourne des tâches obscures, mais saines et utiles, auxquelles ils étaient promis. Et non moins du bonheur, qui est d'abord de suivre son destin et de s'accomplir dans la norme.

A cet égard, il ne serait pas plus funeste d'encourager le proxénétisme, de distribuer des primes à la débauche infantile et à la geste uraniste. On y viendra, d'ailleurs. La grande presse, « toujours à l'avant-garde du progrès », comme on l'entend dans les réunions électorales, nous a déjà donné les concours de jolies femmes.

L'art est toujours un embellissement de l'objet par le sujet,

et de celui-ci par celui-là. Son culte — il n'en est pas de plus pur s'il en est de plus profond — exige l'effort intensif, continu, la passion qui surélève et, surtout, le désintéressement. Il est incompatible avec la brigue, les tripotages d'éditeurs et d'éditions, le réclanisme.

C'est pourquoi l'œuvre initiale dont dépendent les autres, et qui est toujours à parfaire, c'est soi-même. Cette œuvre n'est pleinement réussie qu'autant qu'elle est harmonieuse. Elle n'est harmonieuse qu'autant qu'elle tend à l'unité et la réalise. L'harmonie, c'est la mesure, la proportion, la sérénité, l'équilibre du cœur et du cerveau. L'unité est dans la religieuse communion avec l'éternel et dans la convergence vers une fin universelle. Une âme trouble ou confuse ne saurait refléter une forme pure, et celle-là seulement qui y aspire, non seulement dans l'expression, mais dans l'action, le sentiment et la pensée, peut concevoir et produire la beauté.

L'art est donc une exaltation d'humanité. En ce sens, il tend toujours à élargir, élever l'Humanité. Tout ce qui la diminue est la négation de l'art. La laideur morale est plus laide que la laideur physique.

Ainsi, l'art ne saurait être défectueux. Il n'accomplit sa fonction qu'en visant — labeur essentiellement gratuit — à la perfection.

En art, il n'y a que les chefs-d'œuvre qui valent parce que, seuls, ils enchantent l'âme. Tout le fatras de la surproduction littéraire — hormis ce qui peut avoir une utilité provisoire de documentation, d'avertissement ou d'enseignement — ne vaut pas le fumier des parasites.

En avouant l'ennui qu'ils éprouvent au contact des fortes et radieuses réalités de l'esprit, les bouffons de lettres indiquent le niveau très bas de leur mentalité. Et aussi, hélas! celui de leur trop nombreuse clientèle.

Si la pure beauté et la pensée ennui, c'est qu'elles ne sont appréciables que par les parties les plus hautes de l'âme qu'ils ont atrophiées en eux et autour d'eux. Il est vrai qu'ils ont voulu être des amuseurs, et l'on n'amuse que la Bête.

La rigolade, le plaisir, quelle triste fiction! Mais elle obsède toujours plus ceux qui manifestent ainsi leur *tædium vitæ*. Le stupre, par la concurrence mercantile, appelle le stupre.

Les malheureux ! Leurs sarcasmes sont tragiques, leurs rires retentissent comme des sanglots. Leur triomphe d'une heure est lugubre. Qu'ils sont pitoyables d'être désormais impuissants à retrouver l'Humanité en eux, à connaître l'enthousiasme joyeux des apostolats, l'admiration tonifiante du génie, l'extase, le bonheur de s'épanouir dans la volonté de se voir meilleurs et plus grands dans l'ordre !...

IV

Toute ascension est pénible, et l'on côtoie les abîmes.

D'abord, il faut du souffle. Il faut un guide. Il faut aussi le goût de l'effort, de la difficulté vaincue. C'est là l'épreuve de la vraie vocation.

Malgré l'apparence et tant de suffisance et de prétentions, la vocation artistique est des plus rares. Mais celui qui en est touché réellement se transfigure dès qu'il a entendu l'appel sacré. Pour l'élu, dès lors, plus de trouble, plus de dévoiement à redouter. Il ira droit, sur la route de clarté, — vers les cimes.

Il peut se tromper. Il sera méconnu. Que lui importe : il se connaît. Et ses frères en esprit le connaissent. C'est sa propre statue, d'abord, qu'il va modeler. Finalement, ce sera de sa joie de concevoir et de ses angoisses de ne pas exécuter que s'élèveront parfois le cri sublime, le poème, l'image que les siècles se transmettront et dont s'animeront des générations d'êtres toujours plus dignes d'aimer la sereine déesse...

Ah ! jeune homme, tu te crois brûlé de ce feu divin. En es-tu bien sûr ? Prends garde ! Se tromper est terrible. Nous venons de voir ensemble les îlotes ivres, ceux qui se sont trompés avant toi. Que de vierges ont été flétries à jamais pour s'être méprises sur un premier amour ! Le faux idéal, l'idéologie verbale, la vocation chimérique sont plus funestes que l'ignorance et l'apathie.

S'exprimer est un acte. Et de sainteté, d'héroïsme, de génie. Ses répercussions sont infinies, ses conséquences ne s'épuisent jamais.

Te sens-tu la force, sincèrement, de soutenir ton noble et hardi propos, d'affronter sans fléchir la misère, le mépris, le silence ?...

Si oui, tu as la vocation. Sois un artiste. Quand elle est acceptée, c'est une mission sainte, un sacerdoce. Répands donc la charité débordante de ta jeunesse magnanime. Ceins tes reins. L'Humanité ne vit que des vertus de ses martyrs, de l'opiniâtreté de ses génies et de l'intrépidité de ses héros.

N'écris qu'un livre, ne crée qu'une image, ne chante qu'un poème ; mais que ce soit *ton* chef-d'œuvre, sinon *un* chef-d'œuvre. Ce n'est pas au plus nombreux public que tu t'adresses, si tu es vraiment un artiste ; mais à la plus longue postérité. En tâchant à la perfection, même si tu ne l'atteins jamais, tu seras le collaborateur de l'œuvre magnifique que tu ne signeras pas, mais que l'ambiance que tu auras contribué à former fera surgir d'un autre.

Sois à la hauteur de ton orgueil. Redresse-toi. Accepte la glorieuse couronne d'épines de la pauvreté féconde. Ne dérois pas vers le succès facile. Ne sois pas un mendiant, — même ingrat. Ne te vends pas. Garde-toi pur. Et libre. Et fort. Les étoiles sont au ciel. Travaille. Médite. Soumets-toi à l'ordre du monde en le comprenant, à tout le moins en cherchant à le comprendre.

Par là seulement, tu seras un maître d'humanité, — un artiste.

Georges DEHERME.

COMTE ET LE FÉMINISME.

Sous le titre : « les autorités scientifiques de M. Labrousse », un journal féministe, *la Française*, du 2 décembre dernier, raille les savants et les philosophes dont M. Labrousse a invoqué l'autorité : Proudhon, Aug. Comte, Claude Bernard, Edmond Perrier, Alfred Fouillée...

A propos de Comte, voici les idées aussi confuses qu'inexactes qu'il lui attribue ; évidemment, l'auteur de cet article, signé Jean Pain, ne se croit pas obligé de se documenter avant d'écrire :

« Auguste Comte considérait la civilisation comme en voie d'évolution vers un état social qu'il appelait l'Humanité. Pour atteindre cet idéal, il fallait que l'individu fût tout d'abord intégré dans deux institutions, la famille et la patrie. Or, pensait-il, c'est la femme qui symbolise la famille ; le meilleur moyen pour que

l'homme honore la famille, c'est qu'il voue un culte à la femme. Celle-ci sera donc une déesse et, comme telle, incapable de se mêler à l'existence de son compagnon, pour ne pas choir de son piédestal (*sic*). Auguste Comte donna l'exemple et voua un culte jusqu'à la fin de sa vie à une femme insignifiante.

« Pour un homme qui prétendait inaugurer l'âge positif, une conception aussi mystique paraît plutôt nous ramener à l'état métaphysique.

« La *Société positiviste* a d'ailleurs fait justice des théories de son fondateur, et M. Corra, son président, ainsi que la plupart de ses amis, ont manifesté à maintes reprises leur attachement au mouvement féministe. »

Pour l'instruction des rédacteurs et rédactrices de *la Française*, nous rectifions ainsi la pensée d'Auguste Comte, inexactement présentée :

Comte considérait l'esprit humain comme en voie d'évolution vers une mentalité nouvelle qu'il appelait l'état positif, et la civilisation militaire comme évoluant aussi vers un régime pacifiste et industriel. Il pensait que le cœur humain s'était formé dans la série des générations et se forme encore dans l'individu par le développement des sentiments familiaux d'abord, des sentiments civiques et patriotiques ensuite, pour aboutir à un sentiment plus général, l'amour de l'Humanité tout entière, sans que ce sentiment nuise aux premiers ou les amoindrisse.

Il attribuait à la femme un rôle important dans la famille comme dans la société, rôle surtout moral.

Dans la famille, il ne la charge pas du soin de gagner par son travail la vie du ménage, il veut que l'homme nourrisse la femme, et que cette dernière se consacre aux soins physiques et moraux de la famille, spécialement à l'éducation des enfants.

Il n'aurait pas fait sienne la dure boutade de Proudhon, trop souvent justifiée, hélas ! « l'émancipation de la femme n'est autre chose que sa prostitution ». Cette émancipation de la femme de l'autorité maritale, Comte ne la désapprouvait pas, au contraire ; mais il ne la séparait pas de son perfectionnement moral, connexe de celui de l'homme, et il voyait les conditions de ce perfectionnement moral des deux sexes dans l'amour et la fidélité réciproques des époux au

sein d'une union indissoluble. Il fait de la femme la reine de la famille ; bien plus, de même que le catholicisme a mis la Vierge sur l'autel, Comte, en idéalisant la femme comme mère, comme épouse et comme fille, la donne à l'homme pour déesse de son culte privé. Dans la société, il lui assigne le rôle de collaboratrice du pouvoir spirituel.

La force morale que peuvent lui apporter les femmes est considérable, au moins aussi grande que celle du prolétariat ; il va de soi qu'elles sont supposées plus instruites, plus cultivées, mieux animées de sentiments généreux, éclairées d'idées générales, et par suite plus soustraites à l'égoïsme familial qu'elles ne le sont aujourd'hui.

Sans l'appui des femmes, le pouvoir spirituel est impuissant dans le domaine social ; et pour l'individu, la femme est l'inspiratrice des bons sentiments, des belles pensées, des grandes actions ; l'amour est l'hippogriffe puissant qui emporte jusqu'au ciel ceux qu'il a touchés de son aile. Il en a été ainsi de Comte ; Clotilde l'a inspiré : cela lui suffit à immortaliser le nom de celle-ci, comme Pétrarque pour Laure.

Certaines féministes, qui mesurent sans doute la valeur de l'individu aux succès d'argent et d'Académie ou à la notoriété que donne la presse, peuvent trouver également insignifiants Clotilde et Comte ; les positivistes ont une autre mesure. En réalité, Comte élève très haut la femme ; mais la prééminence morale qu'il lui donne, les féministes l'apprécient peu, et il ne lui concède pas les choses que les féministes réclament et semblent surtout apprécier : les droits politiques et le bulletin de vote.

Et pourquoi ? parce qu'il considère que la loi du monde humain comme la loi du monde animal est la division des fonctions, et que cette division des fonctions dans l'ordre social est une conséquence de la distinction des fonctions et des organes dans l'ordre biologique. A la femme, la maternité, la vie intérieure, l'éducation des enfants, — toutes choses pour lesquelles les féministes ne paraissent pas avoir un goût bien prononcé ; à l'homme, la vie publique.

Renan a dit : « La femme est faite pour aimer l'homme, et l'homme pour aimer Dieu. »

Comte dit plus justement que l'homme et la femme

sont faits pour s'aimer l'un l'autre et se perfectionner par l'amour ; et dans la participation de la femme à la politique électorale, Comte ne verrait pas son élévation, mais son avilissement ; car elle serait ainsi détournée de sa mission normale.

Nous n'avons pas qualité pour parler au nom de M. Corra ; mais nous ne croyons pas que ni lui ni ses amis soient des adeptes du féminisme politique ; et, pour en témoigner, nous terminerons ce trop long exposé par le passage suivant d'un ouvrage intitulé *La femme et le positivisme*, dont nous recommandons la lecture à M. Jean Pain. Il est de M. Grimanelli, l'un des vice-présidents de la *Société positiviste* dirigée par M. Corra :

« Les fonctions politiques ne sont pas des offices féminins. Il y faut des aptitudes, un régime et même des défauts masculins. La femme, en les exerçant, ne pourrait qu'altérer ses qualités propres et tarir la source de sa plus sûre, de sa meilleure influence. Qu'on n'objecte pas Élisabeth d'Angleterre, Catherine de Russie ou d'autres encore. Ce furent de grands hommes, ce ne furent pas de grandes femmes. La femme a mieux à faire que de « faire » la politique comme ministre, comme député, voire comme électeur, c'est de la « juger » au nom de la morale avec autorité. Soyez certains qu'elle ne la jugera pas longtemps ainsi sans la modifier pour le plus grand bien des peuples et d'elle-même. »

On voit ainsi que l'honorable M. Labrousse a eu raison d'invoquer l'autorité d'Auguste Comte contre la thèse de l'accession des femmes aux droits politiques.

Julien PEYROULX.

AUGUSTE COMTE

L'ORIGINALITÉ DE COMTE.

Dans l'intéressante *Revue critique des idées et des livres*, M. Henri Rambaud écrit « à propos de Renan » :

« Donner à la vérité le cachet de son individualité, comme il dit (Renan), telle est son ambition, à quoi, de son propre aveu, il n'hésiterait pas à sacrifier la vérité même. On ne se préfère pas à la vérité avec plus d'impudeur. Je le demande : est-ce la marque d'un grand esprit ? Est-ce là être intelligent ? L'intelligence qui se détourne du vrai, qui ne le poursuit pas de tout son amour, quelque prix qui lui en doive coûter, se nie elle-même ; car tout son rôle est de connaître le vrai...

« Il faut le dire et le redire : la faiblesse essentielle de l'œuvre de Renan est là, dans cet orgueil de l'esprit, qui était son trait le plus marqué. Dans tous les domaines, l'homme n'arrive à quelque chose qu'en se sacrifiant à son œuvre ; le succès est à ce prix, et, si paradoxal qu'il puisse paraître, l'originalité... Point d'originalité véritable qui n'ait consenti ce renoncement (à l'originalité). Je citais tout à l'heure Comte : *on trouvera peu de pensées qui aient eu moins que la sienne l'ambition d'être originales ; et peu de pensées, qui, en effet, le soient davantage.* A côté d'elle, il faut bien avouer que le renanisme fait piètre figure. »

LORSQUE l'éducation est ce qu'elle doit être, il n'arrive presque jamais que les individus ou les masses aient vraiment besoin dans la pratique de principes généraux autres que ceux dans lesquels ils ont été élevés ; il est seulement nécessaire qu'on les leur rappelle et qu'on leur en explique l'application parce qu'ils tendent naturellement à les oublier et à les mal comprendre.

Auguste Comte

DIFFUSION, INFILTRATION DU POSITIVISME

AUGUSTE COMTE ET LA PSYCHOLOGIE.

La *Revue philosophique* de janvier a publié, de M. Georges Dumas, la « préface d'un traité de psychologie » qui vient de paraître. Ce *Traité* a été composé par vingt-cinq collaborateurs.

« Une conception commune, écrit M. Georges Dumas, sans laquelle ils n'auraient même pas eu l'idée d'une collaboration possible, consiste à considérer la psychologie comme uniquement fondée sur des faits et à exclure, par là même, de son domaine toutes les spéculations ontologiques... Auguste Comte l'a exprimée, quelques années après Cabanis, en 1837, dans la XLV^e leçon du *Cours*, d'une façon très précise lorsqu'il a déclaré que la théorie des fonctions intellectuelles et morales, désormais affranchie de toute considération métaphysique, au sens où il prenait ce mot, avait pour unique objet l'étude « à la fois expérimentale et rationnelle des phénomènes » (III, 534) et Ribot s'est inspiré de lui, lorsqu'il a écrit dans la préface de sa *Psychologie anglaise contemporaine* : « La psychologie sera purement expérimentale; elle n'a pour objet que les phénomènes, leurs lois et leurs causes immédiates; elle ne s'occupe ni de l'âme, ni de son essence, car cette question, étant en dehors de l'expérience et de la vérification, appartient à la métaphysique. »

Nous citerons de cette importante étude les passages où M. Georges Dumas précise l'influence prépondérante de Comte dans les progrès de la psychologie scientifique :

« La psychologie pathologique décrit, classe et coordonne les symptômes et les syndromes; elle nous fait connaître les mécanismes de suppléance, de compensation et d'adaptation par lesquels un organisme mental se défend contre la maladie; elle étudie les variations fonctionnelles en *hyper*, en *hypo*, en *para*; elle analyse les complexes sub-conscients qui se traduisent par des délires, et, suivant le principe de Broussais repris par Auguste Comte, Claude Bernard et Ribot, elle conclut du pathologique au normal. Auguste

Comte a très exactement caractérisé la méthode pathologique, dans la XLV^e leçon du *Cours*, quand il a écrit qu'elle consiste « à concevoir tous les phénomènes quelconques de l'état pathologique comme un prolongement des phénomènes de l'état normal, exagérés ou atténués au delà de leurs limites ordinaires de variation », et Ribot, qui définissait la maladie « une expérimentation de l'ordre le plus subtil, instituée par la nature », doit à la psychologie pathologique ce qu'il y a de plus solide et de plus durable dans son œuvre...

« Tandis que beaucoup de psychologues sont prêts à faire sa part à la sociologie, tout en réservant à la psychologie l'étude des individus isolés par abstraction de leur milieu social, un certain nombre de sociologues — et non des moindres — prétendent que tout ce qui n'est pas réaction de l'organisme aux excitations du milieu externe ou interne doit s'expliquer socialement, et il semble bien que cette conception de la psychologie sociale remonte à Auguste Comte et date de lui.

« On a souvent remarqué que ce grand philosophe n'a pas fait place à la psychologie dans sa *classification des sciences*, et l'on s'est appuyé sur cette omission pour lui reprocher d'avoir négligé ou méconnu une partie importante de la réalité ; mais, comme l'a montré Lévy-Bruhl, il y a, dans ce reproche, une confusion de mots et d'idées. Comte n'a écarté sous le nom de psychologie que la science introspective de l'âme, telle que nous l'avons écartée nous-mêmes et telle que la concevaient Cousin et Jouffroy ; il a, par contre, non seulement admis mais préconisé l'étude des fonctions mentales, et, comme nous l'avons vu plus haut, il a conçu cette étude sous une forme expérimentale et positive ; mais il ne suffit pas, pour fonder une science, d'exclure les considérations ontologiques et de proclamer les droits de l'expérience interprétée par la raison ; il faut encore indiquer des méthodes et des directions. C'est ce qu'a fait Auguste Comte lorsqu'il a partagé l'étude des fonctions mentales entre l'anatomo-physiologie cérébrale, qui en étudie les organes cérébraux et les conditions physiologiques, et la sociologie qui en étudie les caractères, les connexions réciproques et l'évolution dans le milieu social.

« A la vérité, Comte n'a pas toujours professé les mêmes opinions sur la part respective de ces deux sciences dans la connaissance des fonctions intellectuelles et affectives. En 1837, quand il n'a pas encore fondé la sociologie, il pense que l'étude de ces fonctions doit commencer par la détermination de leurs sièges et de leurs conditions cérébrales, pour s'achever dans l'histoire des mœurs, des institutions, des sciences, où les dispositions intellec-

tuelles et morales se réalisent et se développent. Plus tard, en 1851, lorsqu'il a fondé la sociologie, il attribue à cette science un rôle essentiel dans l'étude des fonctions mentales et dans la détermination de leurs sièges cérébraux; c'est par la sociologie, pense-t-il, c'est-à-dire par l'étude sociale des fonctions mentales et de leurs résultats pratiques, artistiques, affectifs, intellectuels, que nous pourrions en connaître le nombre, les caractères, l'importance respective, les affinités réciproques, et d'après ces affinités, la localisation cérébrale. Comme le dit encore Lévy-Bruhl, la psychologie, qui, dans le *Cours de philosophie positive*, était biologique par essence et s'achevait simplement dans la sociologie, devient, dans le *Système de politique positive*, sociologique par essence et n'est plus que secondairement biologique. Cependant, quelle qu'ait été l'évolution de la pensée de Comte sur ces questions de méthode, il n'en a pas moins toujours manifesté la même tendance à considérer qu'une fonction mentale était complètement expliquée quand on connaissait son siège cérébral et les conditions sociales de son développement. Si l'on fait abstraction de ce développement, ce qui reste pour constituer les fonctions, ce sont, pense-t-il, « les « divers phénomènes de sensibilité intérieure, propres aux ganglions cérébraux, dépourvus de tout appareil extérieur immédiat », et, bien que l'indication soit quelque peu confuse dans les termes, il est difficile de n'y pas voir l'équivalent de la conception que nous venons de définir.

Cette idée de Comte était féconde, mais, comme l'a très bien expliqué Lévy-Bruhl, « elle n'a pas porté ses fruits tout de suite, ni « chez Comte, ni chez ses successeurs immédiats plus ou moins « directs. Chez Comte, elle a trouvé, pour ainsi dire, la route barrée « par une sociologie qu'il avait cru pouvoir construire de toutes « pièces et qui était, en réalité, une philosophie de l'histoire. Il « pense avoir démontré que la loi des *trois états* exprime exacte- « ment l'évolution intellectuelle de l'humanité, considérée comme « un tout et aussi celle d'une société particulière quelle qu'elle « soit; il n'a donc pas besoin, pour fonder la science des fonctions « mentales supérieures, de commencer par une étude compara- « tive de ces fonctions dans les différents types de société humaine. « De même que, pour établir son « tableau cérébral » il ne se règle « pas (*finale*ment) sur l'anatomie, certain qu'il est *a priori* que les « travaux des anatomistes viendront confirmer sa classification et « sa localisation des facultés, — de même, pour constituer sa théo- « rie des fonctions mentales dans ses traits essentiels, la loi des « *trois états* lui suffit, puisque les lois plus particulières ne peu- « vent manquer de venir se ranger sous celle-là ».

Nous savons d'ailleurs, et notre ami De Grange vient de le démontrer, d'une manière décisive, dans sa remarquable thèse sur *la Courbe du mouvement sociétal*, que Comte est allé beaucoup plus loin que ne l'imaginent les auteurs du nouveau *Traité de psychologie*.

COPERNIC ET « LE PARFUM POSITIVISTE ».

Dans un lucide « Essai sur le génie de Copernic » paru dans la *Revue hebdomadaire*, recherchant « ce qui semble avoir été inconscient chez Copernic, ce qu'il n'a pas dit et ce que nul n'a dit pour lui, le fil de son dédale, la manière dont son tempérament intellectuel se comporte pour parvenir à ces résultats qui trahissent la parenté de sa conception scientifique avec la nôtre », M. Lucien Fabre écrit :

« Le premier élément, celui qui nous est sensible bien avant les autres, c'est justement cette espèce de fumet particulier à toute œuvre positiviste; fumet *sui generis* que connaissent tous les lecteurs d'ouvrages scientifiques et qu'ils déclareront inanalysables. Il est pourtant définissable, cet agréable parfum; il nous est une flatterie et un soulagement; c'est qu'il répond à notre gré aux plus profondes questions de nous-mêmes. Devant la nature, toute intelligence bien née s'interroge, et, sentant sa faiblesse, sa dépendance, implore les philosophes de dissiper les illusions et de lui prouver son autonomie. Seul le philosophe positiviste a jusqu'ici répondu à cet appel désespéré; il a chassé la métaphysique; non seulement il a écarté l'hypothèse ontologique mais les quelques hypothèses purement physiques qu'il conserve, il en supprime le caractère aléatoire et les traite comme des lois nouvelles; il leur subordonne les lois anciennes. Ainsi la science nous apparaît toute composée de lois et d'hypothèses ayant jusqu'à nouvel ordre force de lois; aucune théorie sur l'être: d'emblée notre intelligence pénètre le réel et le connaît en soi.

« Voilà ce qu'est le parfum positiviste, voilà ce que nous fait pressentir un certain ton que vous trouverez dans Einstein comme dans Copernic; timbre révélateur qui remplace certains discours, clef d'or qui va nous ouvrir des portes nouvelles.

« Car si nous ne nous sommes pas trompés en analysant ce je ne sais quoi d'insaisissable, nous allons nous trouver pour la première fois devant le génie positiviste qui groupe les lois et les faits et ne les unit plus par des considérations métaphysiques, mais par des extrapolations ou des interpolations d'ordre uniquement scien-

tifique. Et c'est bien en effet ce que nous constatons dans l'œuvre de Copernic. Mais ces interpolations et ces extrapolations, ces points posés au hasard, au jugé du savant, forment des figures avec les points observés ; les positions constatées des planètes à certains jours et les positions jugées probables à d'autres jours, notamment pendant les heures où ces astres sont inobservables, peuvent se joindre par des lignes. On ne peut tout mesurer directement, on peut suppléer aux mesures ; ces éléments réunis d'une manière qui jugera l'auteur de cette synthèse nous donneront la loi. Or, d'après Auguste Comte, la science a pour but essentiel de remplacer la mesure directe par le calcul, de suppléer à l'observation et à l'expérience par la déduction des lois, autrement dit de prévoir ; et le vrai savoir consiste à déduire du plus petit nombre possible d'éléments immédiatement réunissables le plus grand nombre possible de résultats. Et c'est bien ce qu'a recherché Copernic instinctivement. Alors que le progrès avait consisté pour Calippe à porter à 33 le nombre de sphères qu'Eudoxe avait prévu être de 27 ; alors que le progrès avait consisté pour Aristote à élever le nouveau nombre de ces sphères de 33 à 35 et à leur attribuer une existence réelle, Copernic se contente pour chaque planète d'une trajectoire, d'une ligne unique réalisé à l'aide d'un équipage de cercles que plus tard Kepler remplacera par une seule ellipse. »

LE POSITIVISME EN CHINE.

Rendant compte du livre de M. Granet, *La religion des Chinois*, M. F. Honoré écrit dans *l'Illustration* du 24 mars :

« Malgré le développement considérable du bouddhisme et du taoïsme, en dépit des efforts des missions catholiques ou protestantes, cette doctrine foncièrement laïque, qu'on a appelée religion de Confucius, semble devoir guider longtemps encore l'âme du Chinois. Au respect des pratiques traditionnelles, le Céleste allie une tendance positive qui exclut la foi. Son scepticisme est si dénué de parti pris qu'il n'est pas rare de voir des offices bouddhistes alterner avec des messes taoïstes pour honorer la mémoire d'un défunt. Les cultes officiels ont pris fin. Des Chinois avertis se refusent à accepter le principe d'une morale d'État et s'amuse(*sic*) à fonder des « Écoles Auguste-Comte », logées parfois dans les dépendances désaffectées de bâtiments cultuels. Et c'est ainsi que le culte des ancêtres, si longtemps mal interprété par les Occidentaux, semble amener logiquement à un positivisme intégral, existant dès l'origine à l'état latent, un peuple que nous

avons pris l'habitude de considérer comme un des plus *religieux* du monde. »

C'est précisément parce que le peuple chinois est « un des plus *religieux* du monde » qu'il est amené « logiquement à un positivisme intégral ». De même, en devenant de plus en plus positiviste, comme l'a dit Comte, « l'homme devient de plus en plus religieux ».

LE CULTE DES GRANDS HOMMES.

Dans l'*Illustration* de 17 mars, M. Guglielmo Ferrero a écrit sur ce sujet un article où il y aurait beaucoup à reprendre. Nous nous bornerons à en reproduire les remarquables passages suivants, où l'auteur ne s'écarte pas du bon sens positif :

« Célébrer les centenaires des grands hommes est devenu dans tous les pays un rite national. Non plus l'élite seule, mais les masses elles-mêmes éprouvent de temps en temps le besoin de rendre hommage au tombeau d'un poète qu'elles n'ont pas lu, aux dépouilles mortelles d'un artiste dont elles ignorent les œuvres, à la mémoire d'un savant qu'elles ne sauraient comprendre. C'est encore une nouveauté et une invention du dix-neuvième siècle.

« Le dix-neuvième siècle n'a pas tiré du néant ce nouveau culte des grands hommes; il l'a calqué sur un modèle antique et vénérable : le culte chrétien des saints. On reconnaît au premier coup d'œil, dans le culte moderne des grands hommes, le culte des saints laïcisé et atténué dans beaucoup de ses caractères : la sollicitude pour le tombeau, le soin méticuleux des reliques, le rappel pieux des anniversaires, la multiplication des images, l'admiration mêlée d'amour, les rites de vénération et les hommages obligatoires. On a même compilé des « calendriers de l'humanité » où chaque jour est consacré à un écrivain, à un artiste, à un philosophe, à un savant ou à un voyageur illustre. Les disciples d'Auguste Comte, qui fréquentent le temple de l'Humanité élevé à Rio de Janeiro, se servent d'un de ces calendriers... »

Faisons remarquer, en passant, qu'il n'y a pas que nos confrères brésiliens qui pratiquent le culte des grands hommes et se servent du calendrier positiviste...

« Les grands hommes sont les saints laïques de notre temps. Mais cette première réponse suscite aussitôt une autre question,

plus importante. Pourquoi notre époque a-t-elle éprouvé le besoin de ces nouveaux saints ?...

« Depuis un siècle et demi nous fouillons et sapons les fondements de l'ordre social, pour les refaire. Depuis un siècle et demi nous voulons élever sur la terre un « édifice des temps » qui ne ressemble à aucun de ceux que nos pères ont construits et qui ait sa façade tournée non plus vers le passé, mais vers l'avenir. Notre puissance, cependant, n'est pas illimitée. Quelle que soit notre ardeur à en modifier le plan, nous ne saurions renverser l'édifice et transporter sur le toit ce que la nature humaine a assigné comme base éternelle de tout ordre social. Et l'ordre social créé par nous repose, lui aussi, comme ceux de jadis, sur quelques tombes sacrées. Aujourd'hui comme toujours, la pierre angulaire de la société est une pierre tombale. Si grande que soit la hardiesse avec laquelle nous nous élançons dans l'avenir, nous avons besoin, nous aussi, comme les générations plus timides des siècles passés, de nous sentir protégés, soutenus, guidés par la présence invisible des morts. Aujourd'hui encore, les morts seuls ont la vertu miraculeuse de mettre un peu de concorde entre les vivants et de se faire obéir... Aujourd'hui encore, tous les groupements humains, les chapelles littéraires et les sectes philosophiques, comme les partis politiques et les nations, ont besoin d'un tombeau sacré autour duquel se réunir, fraterniser, s'exalter. Aujourd'hui encore, les générations continuent à vivre après la mort, aussi longtemps que dure l'ordre social dans lequel elles naquirent et moururent. Un ordre social ne disparaît que lorsque les morts aussi sont morts à jamais. Une civilisation est vivante, tant que ses sépulcres demeurent inviolables, parce que ceux qui les habitent sont toujours vivants dans l'esprit des vivants ! Tout est fini le jour où dans les tombeaux ouverts pénètrent les spoliateurs des cadavres — antiquaires et archéologues — en quête de bulin pour les musées.

« C'est la loi éternelle de la vie ; et nous n'y avons pas échappé, malgré toute notre ambition de refaire le monde. Le culte des grands hommes n'est qu'une manifestation nouvelle de cette communion des vivants et des morts, sans laquelle aucune société civilisée ne peut exister. »

LE POSITIVISME A CONSTANTINOPLE.

Le *Journal d'Orient* du 20 avril a rendu compte d'une conférence qui fut faite la veille, par le R. P. Ferdinando Parri à l'Université populaire fasciste de Constantinople.

Nous en reproduisons ces lignes :

« L'application de la méthode expérimentale à la science et l'œuvre de coordination, de classement, de ces mêmes sciences, d'après une hiérarchie précise, — le xviii^e siècle, les encyclopédistes, — créèrent l'atmosphère favorable à l'éclosion de la doctrine nouvelle. Auguste Comte codifia la doctrine. Saint-Simon fut son maître, en ce sens qu'il lui donna le goût de la recherche et de l'étude (sociales). C'est d'ailleurs à cette œuvre d'initiation que se réduit l'influence du devancier sur le penseur. Auguste Comte — dont Brunetière a pu dire qu'il fut le plus grand philosophe que la France ait produit depuis Pascal — ne procède, au fond, que de lui-même. Il apparaît dans l'histoire de la pensée humaine comme un grand solitaire.

« Animé d'un idéal élevé, il conçut le grand rêve de réaliser la rédemption morale et matérielle de l'humanité par la science. L'humanité, a-t-il dit en substance, a un but : le travail (?) Or, il n'est pas possible de réaliser l'unité de ce travail sans une unité de pensée, et il ne saurait y avoir d'unité de pensée sans la science, — sans la science promue à la hauteur d'une religion, avec son dogme et son rite.

« Voici l'essence du système. La théorie eut du succès; le maître eut des disciples — Littré, Braunn (?) — qui, suivant l'usage modifié, ultérieurement, sa doctrine; il n'en demeure pas moins que, pour le positiviste, l'unique certitude est la certitude expérimentale; l'observation des objets, est la seule source de certitude; la science elle-même se trouve tout entière dans l'observation des phénomènes sensibles, elle est dans ces phénomènes eux-mêmes.

« Or, enfermés dans le monde étroit dont ils s'étaient posé ainsi jalousement les limites, s'y claquemurant obstinément, les positivistes en vinrent à ignorer systématiquement tout ce qui n'était pas matière. N'ayant pas trouvé de Dieu ni d'âme dans le champ clos de leurs recherches, ils conclurent à l'inexistence de Dieu et de l'âme. Pour eux, il n'y a que deux éléments : la matière et le mouvement; et avec la matière et le mouvement ils se font forts de tout expliquer. Le monde se présente à eux sous la forme d'une sorte de pyramide ayant à son sommet les phénomènes psychologiques et, par gradation descendante, la série des phénomènes biologiques, physico-chimiques et enfin mécaniques. La pensée n'est plus qu'une sécrétion du cerveau; tout s'enchaîne et se suit. Du plus humble phénomène mécanique au plus important des phénomènes d'ordre psychologique, on ne retrouve que les deux éléments habituels, — matière et mouvement, — le tout régi, dans une progression continue, par une loi unique, la loi d'évolution, clef de voûte et raison finale de tout le système. »

On voit qu'après s'être efforcé de rendre justice à Comte, le R. P. Parri prend le positivisme pour le matérialisme. On eût pu, au début, le croire mieux informé. Confusion volontaire? En tout cas elle permet de pourfendre facilement la grande synthèse subjective et de se livrer, en manière de conclusion, à toutes les divagations métaphysiques et théologiques.

A. COMTE AU SÉNAT.

Dans la discussion au Sénat du projet de loi relatif à la sépulture au Panthéon de Quinet, de Michelet et de Renan, il a été deux fois prononcé le nom d'Auguste Comte, une fois en termes assez heureux par M. François Albert, rapporteur du projet de loi, une autre fois avec beaucoup moins d'à-propos par M. Labrousse. Nous croyons devoir publier quelques extraits du discours de M. François Albert, en exprimant le regret qu'il n'ait pas attribué explicitement à Comte le mérite qu'il a incontestablement d'avoir fait de l'histoire une science :

« A son origine, toute science a eu ses martyrs. Je m'en voudrais de passionner ce débat en rappelant les noms de Galilée et de Vanini. Je préfère évoquer simplement le souvenir de Socrate, condamné à boire la ciguë pour avoir voulu faire descendre du ciel sur la terre les dieux de la Cité.

« C'est à coup sûr un des plus tristes spectacles offerts par l'histoire, que d'assister à ce long défilé de persécutions, infligées par les hommes eux-mêmes à ceux qui leur apportaient le bienfait de leurs découvertes.

« La science cependant a vaincu, elle a imposé ses méthodes, ses solutions, mais elle a vaincu lentement et par étapes.

« Or, au début du XIX^e siècle, la vérité n'avait pas encore étendu son empire sur le domaine de ce qu'Auguste Comte appelait les sciences morales, c'est-à-dire les sciences de l'homme. Il est particulièrement singulier d'observer qu'arrêtée par un reste de barrière, la vérité se trouvait bannie du domaine de l'histoire. La devise de tous ceux qui écrivaient l'histoire se résumait dans le mot fameux : « mon siège est fait ». L'histoire était tenue pour une branche de la démonstration philosophique, quelquefois aussi du roman.

« On n'avait pas encore conçu que l'histoire pût être une science.

« Le XIX^e siècle, le « stupide XIX^e siècle » s'est signalé par une

double originalité : d'abord, il a voulu faire de l'histoire vraie, de l'histoire scientifique; ensuite il a voulu faire de l'histoire utile; il a fait et réalisé ce rêve que l'histoire fût l'école de la politique, l'école de la vie civique. Il a voulu reprendre, en l'appliquant à l'histoire, la vieille formule de Bacon : « Savoir afin de pouvoir », s'instruire non pas pour le plaisir seul de connaître, mais pour accroître autant que possible la somme du bonheur humain...

« Ah! l'art des persécutions s'est beaucoup perfectionné depuis le moyen âge. Ce n'est plus par la torture ou le bûcher que l'on a poursuivi, au XIX^e siècle, ceux qui osaient penser contre la majorité de leurs contemporains : c'est en les frappant au gagne-pain, c'est en leur retirant leur place, c'est en leur interdisant la parole. »

« Je le constate sans vouloir condamner personne, les gouvernements contemporains n'ayant pas toujours renoncé aux armes dont se servaient ceux du siècle passé... »

Avant le discours de M. François Albert, M. de Lamarzelle avait critiqué les thèses aristocratiques de Renan, et il avait dit :

« Qu'il faille des élites dans une société, tout le monde est d'accord sur ce point, mais former ces élites en écrasant le grand nombre, voilà une thèse odieuse, indigne de ce que vous appelez la démocratie! »

M. Labrousse interrompit pour riposter à tort :

« C'est la thèse d'Auguste Comte, celle des élites; elle est tout à fait rationnelle! »

A quoi M. de Lamarzelle répliqua avec raison que cette thèse n'était pas celle d'Auguste Comte, mais celle de l'Allemand Nietzsche.

Au sujet de cette longue discussion sur les mérites comparés de Quinet, de Michelet et de Renan, qu'il nous soit permis d'exprimer l'avis que, dans les circonstances où se trouve notre pays, quand nous occupons la Ruhr devant l'Allemagne frémissante, quand la banqueroute, la hideuse banqueroute comme dirait Mirabeau, est à nos portes, le gouvernement français et les Chambres avaient en vérité autre chose à faire qu'à instituer un pareil débat, purement académique, où l'esprit de parti seul trouvait son compte, qu'aurait désavoué Renan tout le premier, et aussi la déesse à laquelle il faisait

sa prière sur l'Acropole. Que l'éloquence de nos hommes politiques ait pu à un tel moment se donner carrière sur un tel sujet, voilà ce qui prouve une fois de plus combien sont mérités les reproches qu'Auguste Comte adresse au parlementarisme de confondre le spirituel avec le politique d'abord et de n'être ensuite que l'amusement stérile d'une bourgeoisie oisive.

LE POSITIVISME EN ÉGYPTÉ.

Nous reproduisons ce petit article paru dans *l'Égypte nouvelle*, journal du Caire, sous la signature « Albertus », le 31 décembre dernier :

« Frimaire à petits pas poursuit son cours tremblant et bientôt apparaît Nivôse au manteau blanc. Sous ses flocons poudreux, là-bas, vers le lointain jardin du Luxembourg, ami des étudiants, quand arrive janvier, une vieille maison de lierre encore vêtue, secoue sa vétusté et laisse entrer, émus et respectueux, les derniers disciples de celui qui fut, vers le milieu du siècle dernier, un des plus purs philosophes de son temps : Auguste Comte.

« En ces jours de triomphe de la force brutale, esclave d'appétits déchaînés, qu'il fait bon un peu rentrer en soi-même et songer pieusement à tous ces artisans de la Pensée pure qu'illumina la Foi mise au service de la science et du désintéressement le plus noble.

« C'est parmi ceux-là qu'il faut, au tout premier rang, placer le fondateur de l'École positiviste.

« Son dogme, les titres de ses ouvrages, ses conceptions philosophiques et humanitaires, *il n'est, sans aucun doute, pas un seul de nos lecteurs qui les ignore*. Mais il est utile, de temps à autre, de prononcer ici les noms de ceux qui crurent jadis à l'avènement futur d'une humanité moins féroce, d'un monde fait de solidarité et de bonté.

« Il est nécessaire surtout de les rappeler dans ces milieux où l'enseignement est inféodé aux écoles rétrogrades. Car la science, la vulgarisation des grandes découvertes, l'explication des phénomènes naturels, de leurs causes et de leurs effets, ne font guère partie des programmes de ces écoles-là

« Or Auguste Comte rêvait de substituer l'enseignement scientifique « pour tous » à celui des articles de foi théo-mythologique : il voulait remplacer dès l'enfance la peur d'un Dieu vengeur par l'amour de l'Humanité ; et la maxime chrétienne négative, égoïste et craintive, « ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas

qu'on vous fit », par celle-ci : « tout homme doit travailler au mieux-être de la collectivité ».

« .. Dans l'antique maison du vieux quartier latin... chaque année, quand Moïse succède à Descartes — pour employer les termes du Calendrier positiviste — ou, si vous préférez, dès les premiers jours de janvier, les derniers disciples du Maître et les adeptes de son système célèbrent sa mémoire.

« Quand donc aurons-nous en Égypte un groupement de « gens qui pensent librement », capables de payer régulièrement leur tribut d'admiration au souvenir de ceux qui consacrèrent leur vie à la recherche du Bien et du Vrai ? »

UNE véritable réorganisation exige qu'on abandonne toutes les anciennes doctrines, dont l'impuissance ou le danger ont engendré l'anarchie actuelle.

Augusta Comte

CONTROVERSE ET DISPUTES

DES GARDE-CRÂNES!...

A propos de deux néologismes futiles qui viennent d'être lancés, le *Carnet de la Semaine* du 7 janvier imprimait :

« Auguste Comte, qui faillit mourir d'orgueil pour avoir accouché d'un petit néologisme, doit envier de son ciel positif!... les deux créateurs aux talents si faciles ».

Quand sera organisée la défense de l'intelligence, les journaux qui publient de telles insanités seront condamnés à les reproduire indéfiniment en tête de leurs élucubrations. Ce seront des garde-crânes.

LITTRÉ.

Dans *la Croix* du 16 mars, nous lisons un « médaillon » de Littré par C. G. L'article fourmille d'erreurs si grosses et si tendancieuses qu'on est enclin à les croire volontaires. Naturellement, l'auteur fait état de la prétendue conversion de Littré :

« Député en 1871, sénateur en 1875, Littré fit constamment figure de parlementaire modéré. Il réussit à se dégager de la vaine politique comme il s'était évadé de la vaine philosophie. Et quand vinrent les souffrances, ayant passé son existence à chercher le secret de la vie, il devina sans peine le secret de la mort. Né à l'aurore d'un siècle scandaleux, dans une famille athée, mais savant honnête, l'âme épurée par la douleur, il mérita d'être baptisé par sa femme à son dernier soupir, ayant demandé lui-même d'être conduit par l'Église au cimetière, afin d'entrer dans la communion des saints. »

Ce n'est pas plus difficile que cela. Mais il y a plus savoureux encore. M. C. G. écrit ensuite :

« Pendant de longues années, à la suite d'Auguste Comte, il fut positiviste. Il le fut assez bruyamment même, au point que

Mgr Dupanloup, pour n'avoir pas à siéger à ses côtés à l'Académie française, donna sa démission. Il écrivit *un* livre, dont la publication n'alla pas sans polémiques : *Paroles de philosophie positive*, où il n'expliquait positivement rien. Il ne manqua point de s'en apercevoir avec le temps. Et tandis que *sa doctrine conduisait Comte au suicide*, la probité intellectuelle de Littré l'amenait à profiter d'une réédition de son livre pour en retracer publiquement les erreurs : « Ces malheureuses pages me font mal ; je voudrais pouvoir les effacer. Elles sont en contre-sens perpétuel avec les événements qui se sont déroulés. »

Les rédacteurs de *la Croix* ont vraiment un singulier mépris de leurs lecteurs pour oser leur conter de telles bourdes. Mais cela prend, sans doute, *ad majorem Dei gloriam*. On a les journaux qu'on mérite.

Est-il besoin de dire, ici, que « sa doctrine » n'a pas conduit « Comte au suicide », et que Littré n'a pas écrit *un* mais six gros ouvrages sur le positivisme, le dernier en 1878, trois ans avant sa mort, — sans compter la publication de *la Revue de philosophie positive*, fondée en 1867 avec Wyruboff ?

Quant aux regrets exprimés dans les lignes que reproduit le trop malin rédacteur de *la Croix*, elles ne visent nullement, comme on voudrait le faire croire, la doctrine que Littré professa toujours ; mais le pacifisme aveugle qui favorisa, en 1870, l'invasion allemande. Sully-Prudhomme, Renan, Michelet, Quinet, la plupart des intellectuels d'alors reconnurent aussi leur erreur. La mauvaise foi du pieux journaliste est manifeste. Ce ne sont pas d'aussi piteux procédés qui ranimeront le théologisme agonisant.

DANS chaque phénomène social, surtout moderne, les prédécesseurs participent davantage que les contemporains.

Auguste Comte

LE MOUVEMENT POSITIVISTE

FONDATION D'UNE SOCIÉTÉ DE LIBRAIRIE ET D'ÉDITIONS POSITIVISTES.

« C'est surtout aux positivistes qu'il faut attribuer la lenteur et la restriction des progrès du positivisme chez les occidentaux. S'ils étaient plus dévoués et par suite plus unis, l'homogénéité, la plénitude, la cohérence, et même l'opportunité de leur doctrine devraient leur procurer un ascendant vaste et rapide. »

Auguste COMTE.

Nous renouvelons notre appel.

Notre première réunion préparatoire aura lieu le samedi 30 juin, à 17 heures, 16, rue Saint-Séverin.

Les personnes qui nous ont envoyé leur adhésion et celles qui sont disposées à nous la donner sont instamment priées d'assister à cette réunion. M. Georges Deherme dira le but de la Société; M. Julien Peyroulx exposera un projet de statuts; M. Alfred Dubuisson parlera de l'organisation commerciale de l'œuvre.

THÈSES POSITIVISTES.

Parmi les thèses de doctorat soutenues avec succès devant les Facultés, citons : « la sociologie d'Aug. Comte », par M. Guilmain (Faculté de droit d'Alger); la courbe du mouvement sociétal » et « the Science of individuality », par McQuilkin De Grange (Faculté des lettres de Clermont).

N^OTRE vraie destinée se compose de résignation et d'activité.

Auguste Comte

BIBLIOGRAPHIE

I. — Ouvrages positivistes ou intéressant directement le positivisme.

MC QUILKIN DE GRANGE. — *The Science of individuality, a study of the science called « la morale », in the Works of Auguste Comte*, thèse pour le doctorat ès-lettres, in-8°, 96 p., imp. Bascou, Lyon.

II. — Ouvrages de critique ou de culture générale.

- ANDRÉ CRESSON. — *Les réactions intellectuelles élémentaires*, in-16, 163 p., Alcan.
- DR CABANÈS et WITKOWSKI. — *Joyeux propos d'Esculape*, in-16, 308 p., avec fig., 9 fr., Le François.
- P. CÉLERIES. — *La théorie de la relativité au point de vue philosophique*, in-8°, 1 fr. 25. Maloine.
- W. J. CRAWFORD. — *La mécanique psychique*, in-8°, 17 fig., 7 fr. 50, Payot.
- BENEDETTO CROCE. — *Bréviaire d'esthétique*, in-16, 5 fr., Payot.
- P. DRUMAUX. — *L'évidence de la théorie d'Einstein*, in-8°, 6 fr. Hermann.
- BARON DESCAMPS. — *Le génie des religions. Les origines*, in-8°, 20 fr., Alcan.
- YVES GUYOT. — *Les problèmes de la déflation*, in-16, 316 p., 10 fr., Alcan.
- DR FRUMUSAN. — *Réflexion d'un médecin sur la vieillesse, etc.*, in-8°, 8 fr., Cabaut.
- G. FONTENÉ. — *La relativité restreinte*, in-8°, 166 p., Vuibert.
- J. G. FRAZER. — *Les origines de la famille et du clan*, trad., comtesse de Pange, in-8°, 15 fr. Geuthner.
- ANDRÉ GIDE. — *Dostoïewsky*, in-16, 7 fr. 50, Plon.
- GEORGES GOYAU. — *Catholicisme et politique*, in-16, 336 p., 9 fr. « Revue des jeunes ».
- J. GUIBERT et L. CHINCHOLE. — *Les origines du monde, de l'énergie, de la vie, des espèces, de l'homme*, III, 15 fr., Letouzey.
- GILSON. — *Le Thomisme*, in-8°, 12 fr., Vrin.
- A. GAZIER. — *Histoire générale du mouvement janséniste*, 2 vol., in-8°, 30 fr., Ed. Champion.
- HENRI JOLY. — *Le droit féminin*, in-18, 248 p., 7 fr., Flammarion.
- E. JUNG. — *Le principe constitutif de la nature organique*, in-8°, 696 p., 30 fr., Alcan.
- J. HEUGEL. — *Essai sur la philosophie de V. Hugo du point de vue gnos- tique*, in-8°, 144 p., 3 fr. 50, C. Levy.
- M. JOLIVEL. — *Ceux qui ruinent la France*, in-8°, 127 p., 3 fr., Clercx.
- LÉONCE JUGE. — *Vers l'indépendance politique*, in-16, 6 fr. 75, B. Grasset.

- E. RÉGIS. — *Précis de psychiatrie*, 6^e éd., in-16 de 1296 p., 98 fig., 7 pl., 33 fr., G. Doin.
- HENRI REVERDY. — *L'éducation et la solidarité*, 9 fr., Delachaux.
- A. SOMMERFELD. — *La constitution de l'atome et les raies spectrales*, fasc. I., in-8^o, 81 fig., 25 fr., Blanchard.
- SIEON TSIN TAI. — *Le pacifisme de la Chine*, in-8^o, 12 fr., « Vie universitaire »
- A. DE TARDE. — *Le Maroc, école d'énergie*, in-16, 5 fr., Plon.
- P. TRISCA. — *Prolégomènes d'une mécanique sociale*, trois volumes, 25 fr., chacun, Alcan.
- ANDRÉ THÉRIVE. — *Le voyage de M. Renan*, roman, in-16, 6 fr. 75, B. Grasset.
- HSU SHIH-CHANG. — *La Chine après la guerre*, in-8^o, 10 fr., Pedone.
- CH. LALO. — *L'art et la morale*, in-16, 192 p., 7 fr., Alcan.
- H. LALOUEL. — *Les conceptions politiques de la Société des nations et l'élaboration du pacte*, in-8^o, 12 fr., Pedone.
- R. LESCURE. — *Le problème des réparations*, 3 fr., Plon.
- H. LICHTENBERGER. — *L'Allemagne d'aujourd'hui dans ses relations avec la France*, in-16, 7 fr., G. Crès.
- JACQUES KAYSER. — *L'Europe et la Turquie nouvelle*, in-16, 148 p., 5 fr. « Presses universitaires ».
- B. NOGARO. — *Réparations, dettes inter-alliées et restauration monétaire*, in-16, 182 p., 5 fr., « Presses universitaires ».
- HENRI MICHEL. — *Organisation et rénovation nationale*, 5 fr., A. Colin.
- J. MORELLET. — *L'organisation de la Cour permanente de justice internationale*, in-8^o, 15 fr., Pedone.
- PRINCESSE PALEY. — *Souvenirs de Russie*, in-8^o, 8 fr. Plon.
- ERNEST SEILLIÈRE. — *Émile Zola*, in 16, 358 p., 7 fr. 50. B. Grasset.
- TACITE. — *Dialogue des orateurs*, 16 fr., « Les Belles-Lettres ».
- A. VIATTE. — *Le catholicisme chez les romantiques*, in-16, 6 fr. 75, de Boccard.
- R. VIVIANI. — *Réponse au Kaiser*, 8 fr. 75, Férenzi.
- H. REYNAUD. — *Ames françaises*, 7 fr., A. Picard.

III. — Périodiques.

ARTICLES POSITIVISTES OU TRAITANT DU POSITIVISME.

- LA REVUE POSITIVISTE INTERNATIONALE. — N^o 3, 1 mai. — *Émile Corra* : Le fondateur du positivisme : A. Comte et son œuvre, p. 137. — *P. Grimanelli* : Sciences et lettres, p. 158. — *Marcel Boll* : Le mouvement philosophique, p. 171. — Bulletin d'Angleterre, etc.
- LE MERCURE DE FRANCE. — 1^{er} avril. — *Jules de Gaultier* : La sensibilité métaphysique, ses formes messianiques, p. 5.
- REVUE HEBDOMADAIRE. — 10 mars. — *Lucien Fabre* : Essai sur le génie de Copernic, p. 165.
- REVUE PHILOSOPHIQUE. — Janvier. — *Georges Dumas* : Préface d'un traité de psychologie, p. 5.

LES LIVRES QUI FONT PENSER

La courbe du mouvement sociétal, par McQUILKIN DE GRANGE, un vol. in-8° de 304 p., 7 fr. 50. Librairie-bibliothèque Auguste-Comte.

Jusqu'ici, ceux qui ont prétendu corriger, compléter, élargir la doctrine de Comte n'ont manifesté qu'une ridicule outrecuidance. Dans cette « étude de dynamique sociologique d'après la *Politique positive* d'Auguste Comte », malgré la tendance marquée à la subtilité scolastique, un souci excessif d'objectivité et un abus de l'abstraction, il y a vraiment un approfondissement du positivisme.

C'est que M. De Grange a étudié l'œuvre de Comte, l'a méditée et l'a parfaitement comprise. Il la suit fidèlement, dans tous ses développements. Il a reproduit, d'ailleurs, en épigraphe, ce précepte positiviste d'une discipline efficace : « La soumission est la base du perfectionnement ».

L'auteur ne se propose donc pas d'amender le positivisme ; mais, — du point où la mort implacable interrompt le parachèvement de la synthèse, — de le prolonger. Ce serait donc plutôt la tâche que tenta d'accomplir Pierre Laffitte qu'il s'efforce de reprendre, et en s'inspirant plus docilement peut-être de la pensée de Comte.

Dans son avant-propos, M. De Grange écrit : « Comte mourut avant d'avoir pu dégager complètement sa pensée, avant d'avoir pu exprimer clairement sa dernière conception de la sociologie. Ce volume, prenant les définitions de cette science telles qu'elles se trouvent dans la *Politique positive*, s'efforce, en restant fidèle aux principes philosophiques de Comte, de les amener au point où elles s'appliqueront à un phénomène entièrement abstrait, à une propriété spécifique, à un mode d'être irréductible. »

Et, pour justifier le néologisme du titre, — lequel eût pu être aussi bien *L'évolution abstraite de la socialité*, — il ajoute : « Il s'agit ici d'une étude scientifique, et c'est pour cette raison que l'auteur s'est servi du droit qu'a la science de formuler les termes nécessaires à l'expression nette des idées essentielles. Mais il a usé de ce droit avec modération. Le mot « sociétal » est le seul terme nouveau qu'on trouvera dans ces pages. Ce mot, d'ailleurs, est indispensable : il s'applique exactement à l'idée que Comte intro-

duisit dans le monde scientifique lorsqu'il divisa « social » en « collectif » et en « individuel ». Il correspond, en sociologie, à « vital » en biologie, et à « moral » en morale. Ce terme est en somme une contribution au vocabulaire des sciences supérieures maintenant en train de se développer ».

Il n'est pas possible d'analyser en quelques pages l'œuvre d'une pensée aussi concentrée. Nous ne pouvons qu'en présenter quelques aspects.

Après avoir rappelé que Comte a reconnu finalement que les phénomènes sociologiques comprennent des faits collectifs et des faits individuels qu'il convient de discerner, l'auteur signale la distinction à établir des sciences abstraites et des sciences concrètes.

Il délimite ensuite le champ de la sociologie en précisant sa définition.

« Le fait social est une combinaison de deux attributs, le collectif ou sociétal et l'individuel ou moral... En d'autres termes, le phénomène de la socialité doit être spécifique... Comte avait atteint, dans la « dynamique sociale », le point où il avait vu la nécessité d'établir une séparation entre les résultats et les intentions. »

Ainsi la sociologie devra cesser d'étudier les êtres collectifs et même les super-organismes, « la société en général, pour devenir la science du phénomène sociétal, du processus de la cumulation collective » des actes, des habitudes et des pensées dans leurs résultats objectifs.

De là une science purement abstraite. « Elle permet au sociologue de se libérer complètement de toute obligation d'envisager aucune question concrète. Sa pensée est débarrassée de toute considération de temps et de lieu, de peuple ou de pays, d'institution ou de loi (législation)... L'individu et la société sont exclus définitivement du domaine étudié par la sociologie. Tous deux ont leurs aspects sociétaux, mais c'est le phénomène de la socialité et non pas l'être concret qui l'occupe. Son intelligence n'est plus embarrassée par des phénomènes appartenant à des classes différentes. Les catégories qui se trouvent au-dessus et au-dessous de la sociologie sont en dehors de sa juridiction. »

Il s'en faut de peu que l'auteur, ici, ne dévie vers la métaphysique.

Il s'en garde, ou plutôt il en est gardé par la rigoureuse méthode positive. Il sait que « la science, l'étude de tout le champ scientifique, est faite par l'homme, pour l'homme » et que celui-ci « doit toujours penser sous l'inspiration des sentiments les plus nobles, les plus élevés de son individualité », en vue de son unification intellectuelle et de son perfectionnement moral. Ce subjec-

tivisme humain est le meilleur antidote du poison psychique de l'absolu.

Discriminant, dans la sociologie, l'élément statique de l'élément dynamique, l'auteur recherche les conditions statiques qui seules permettent l'opération sociale (accumulation, association, communication, direction).

En somme, M. De Grange s'est efforcé de « séparer de la sociologie, telle que Comte la laissa, la morale qu'il a instituée ». Sa définition du fait social qui est à la base de sa tentative éclaire les conceptions définitives de Comte qu'indiquent ces lignes du quatrième volume de la *Politique positive* (p. 232) :

« Après que la science profane a convenablement ébauché la connaissance du milieu, complétée par celle du corps, la science sacrée aborde l'étude systématique de l'âme, en appréciant l'existence collective, d'abord statique, puis dynamique. Mais cet examen nécessaire constitue seulement une dernière préparation, dont le caractère incomplet reste irrécusable. On y sent que l'étude spéciale de l'intelligence s'y trouvant séparée de celle du sentiment, elle n'y permet d'apprécier que des *résultats*, dont la science et la destination appartiennent à la science suivante. Si cette fausse position de l'esprit ne se manifeste point dans le traité que j'achève, cela tient uniquement à ce que l'élaboration de la morale s'y mêle spontanément à la construction de la sociologie. »

Au terme de son étude, l'auteur se plaît à rendre pleinement justice à Comte : « Si Comte n'a jamais écrit une sociologie complètement abstraite, il en a établi les idées directrices, il en a tracé les grandes lignes dont ses successeurs ne s'écarteront pas sans danger. Non seulement il a conçu le premier la possibilité d'une science sociologique, — cela est admis de toutes parts, — mais il a construit le cadre pour un développement ultérieur. Non seulement il a compris le phénomène de base de la sociologie, c'est-à-dire la transmission sociale — conception dont notre étude n'est que l'élaboration du point de vue abstrait — mais il a fourni, dans la « statique » et la « dynamique » les grandes divisions systématiques que tout sociologue a été forcé d'adopter. Et par ces hauts faits théoriques, il a atteint le but qu'il n'avait pas, un seul moment, perdu de vue : établir quelles sont les connaissances positives nécessaires pour la direction, systématique et réfléchie, de la vie politique de l'homme. »

Si nous ne reproduisons pas les lois du processus social que M. de Grange a déduites de la loi des trois états, c'est qu'elles nous paraissent insuffisamment fondées, à tout le moins sous le rapport du subjectif humain, c'est-à-dire de la réalité constante la

plus générale et de l'utilité la plus haute. La place nous manque pour formuler toutes les réserves qu'elles suscitent.

L'auteur a retracé magistralement la marche ascendante de la pensée de Comte. Mais peut-être n'a-t-il pas vu assez que chacune de ses étapes, depuis les premiers opuscules jusqu'à *la Synthèse subjective* fut nécessaire, non seulement pour l'élaboration mais encore pour la démonstration. Ses erreurs même, qu'il a reconnues toujours, sont des expériences indispensables.

M. De Grange s'annonce par cette œuvre remarquable comme un éminent théoricien du positivisme. Son livre est à recommander à tous les esprits philosophiques qui ont fait une étude approfondie de notre doctrine. Mais à ceux-là seulement. Les autres ne l'entendraient pas, ou de travers.

G. D.

A tous égards, la méthode a plus de prix que la doctrine, comme les volontés comparées aux actes.

Auguste Comte

L'Administrateur-Gérant : ALFRED DUBUISSON.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

LIBRAIRIE-BIBLIOTHÈQUE AUGUSTE-COMTE

En rappelant à nos lecteurs que notre librairie se charge de leur procurer, au prix courant, tous les ouvrages positivistes et autres, nous leur signalons particulièrement les brochures de propagande à bon marché et les ouvrages à prix réduits que nous pouvons leur envoyer *franco* :

<i>Nouveau Calendrier des grands hommes</i> . Biographie des 558 personnages dont les noms figurent au Calendrier positiviste. Deux vol. grand in-8° de 500 et 550 p. Les deux.....	8 »
<i>Auguste Comte méconnu. Auguste Comte conservateur</i> . Extraits de son œuvre finale (1851-1857). Préface de LÉON KUN, grand in-8° de viii-336 p.....	3 »
<i>Auguste Comte et son œuvre : le Positivisme</i> , par G. DEHERME, in-16, 128 p., avec deux portraits hors texte, 1909.....	1 50
<i>La vie et l'œuvre d'Auguste Comte et de Pierre Laffitte</i> , par le Dr C. HILLEMANT, in-8°, 136 p., 1908.....	2 »
<i>Le Positivisme intégral</i> . Foi, morale, politique, d'après les dernières conceptions d'Auguste Comte, par ALFRED DUBUISSON, in-8° carré de viii-352 p.....	6 »
<i>Considérations générales sur l'ensemble de la civilisation chinoise et sur les relations de l'Occident avec la Chine</i> , par PIERRE LAFFITTE, in-8°, 150 p., 1900.....	2 »
<i>Aperçus généraux sur la doctrine positiviste</i> , par A. M. DE LOMBRIL. In-12, xii-348 p., 1858.....	3 50
<i>Notice sur la vie et l'œuvre d'Auguste Comte</i> , par JOSEPH LONCHAMPT, in-12, 218 p., 1900.....	1 50
<i>La Révolution française, 1789-1815</i> , par le Dr ROBINET, in-12, 160 p., 1895.....	1 50
<i>La Grande Crise</i> , par le Dr E. SÉMERIE, in-18, 224 p., 1874.....	1 50
<i>Positivistes et catholiques</i> , par le Dr E. SÉMERIE in-18, 124 p., 1901.....	1 »
<i>Le Positivisme et l'économie politique</i> , par PIERRE LAFFITTE, in-32, 88 p., 1876.....	0 75
<i>Essai sur la prière</i> , par JOSEPH LONCHAMPT, in-32, 128 p., 1878.....	0 75
<i>Pierre Laffitte</i> , par ÉMILE ANTOINE, in-16, 89 p., avec portrait, 1881.....	1 »
<i>Appréciation générale du Positivisme</i> , par ÉMILE CORRA. Précédée d'une notice sur la vie et l'œuvre d'A. Comte par CH. JEANNOLLE, in-8°, 64 p., 1899.....	0 75
<i>Le Positivisme et la question sociale</i> , par le Dr PAUL DUBUISSON, in-8°, 48 p., 1899.....	0 50
<i>Le Positivisme au Congrès ouvrier</i> , par I. FINANCE, E. LAPORTE, F. MAGNIN, in-32, 192 p., 1877.....	0 75

Opuscules de propagande, par G. DEHERME.

- I. *La France militante. Pour l'ordre, pour le progrès*, 36 p.
 - II. *La Culture sociale de la race*, 36 p.
 - III. *L'Idéologie délétère, les superstitions matérialistes*, 48 p.
 - IV. *L'Idéologie salutaire*, 52 p.
 - V. *La France victorieuse en péril. Comment agir*, 40 p.
- Chaque fascicule, franco, 0 fr. 50.

LIBRAIRIE-BIBLIOTHÈQUE AUGUSTE-COMTE

Nous avons dit dans notre déclaration initiale : « Ce sera une *Librairie-Bibliothèque de choix*. Nous n'offrirons que le meilleur. Aucun souci commercial ne nous portera à répandre la peste, c'est-à-dire les livres qu'au sens national, social, moral et humain, auquel nous nous tenons, nous jugeons imbéciles, anarchiques, dépravants et donc pernicieux. »

Ainsi, non seulement les positivistes, mais tous ceux qui s'inquiètent du débordement de boue, d'insanités et de barbarie qui asphyxie et menace de submerger la claire et haute intelligence française, *tous les bons citoyens se feront un devoir d'aider cette entreprise de régénération intellectuelle et morale en nous réservant leurs achats et leurs commandes de librairie, d'abonnements aux Journaux et Revues, etc.*

De notre côté, nous nous efforcerons de les servir rapidement et à leur entière satisfaction.

Notre *Bibliothèque de lecture sur place* est ouverte au public de 10 à 12 heures, de 14 à 18 heures et de 20 à 22 heures, tous les jours ouvrables, et le dimanche, de 9 h. à midi. *Nous recevons avec reconnaissance les ouvrages utiles à répandre* qu'on voudra bien nous offrir.

Vient de paraître :

MC QUILKIN DE GRANGE
DOCTEUR ÈS-LETTRES

LA COURBE DU MOUVEMENT SOCIÉTAL

Étude de dynamique sociologique d'après *La Politique positive* d'Auguste Comte.

Un vol. in-8 de 304 pages, 7 fr. 50. Envoi franco.

Récentes publications :

GEORGES DEHERME

LE POSITIVISME DANS L'ACTION

Démarche initiale (1915). — Appel aux civils (1916). — Pour la réforme intellectuelle et morale.

Un volume in-16 de 460 pages, 10 fr. Envoi franco.

AUX JEUNES GENS

Un Maître : Auguste Comte Une Direction : Le Positivisme

Un volume in-16 de 160 pages, 5 fr. Envoi franco.

ALBERT TOURNAIRE

LA PLAIE FRANÇAISE

Dédié aux familles nombreuses à leurs amis, à leurs bienfaiteurs
Un volume in-8 de 310 pages, 10 fr. Envoi franco.

Le Puy-en-Velay. — Imp. Peyriller, Rouchon et Gamon, 23, boulevard Carnot.

LE POSITIVISME ACTUEL

DE LA VOCATION LITTÉRAIRE.

La réclame des éditeurs nous en avertit : voici venir à la littérature la génération qui n'a pas encore fait la guerre.

Un « poète » qui a plus de dix-sept ans sans en avoir vingt-deux et dont la sexualité est normale me demande conseil au sujet de sa « vocation littéraire ». Je ne saurais décliner ce devoir d'aïnesse. Car, en le remplissant, je puis rendre service à d'autres adolescents qui, comme mon jeune ami, se disposent, témérairement, à couper les racines vivifiantes du terroir, de la famille et de la classe pour s'aventurer dans la jungle parisienne d'une bohème décevante et dégradante.

I

Et d'abord, dirai-je à ces enfants, regardez, lisez, auscultez vos aînés les plus proches, ceux-là mêmes qui nous émerveillèrent par leur abnégation et leur indéfectible vaillance.

Revenus de la guerre avec un incomparable prestige, ces vainqueurs pouvaient et devaient devenir nos chefs spirituels ou temporels, les promoteurs de la régénération morale, les chevaliers sans peur et sans reproche de l'ordre universel.

Ils ont eu le vertige des hautes ambitions. Brocantant leur auréole, ils n'ont cherché dans le métier d'écrire — vil parmi les plus vils quand il a cette fin — que le gain et le succès faciles. Bref, ils n'ont voulu être — eux ! — que les profiteurs de l'anarchie, les exploiters de la démence générale. Ainsi, flétrissant l'espérance, ils ont répandu dans les cœurs cette tristesse, dont parle saint Paul, qui donne la mort.

Les vertus qui les avaient élevés au-dessus d'eux-mêmes se sont dénaturées dans leur déchéance. L'énergie n'est plus que l'impulsion brutale de l'instinct ; la volonté, qu'une concupiscence effrénée ; l'intelligence, que la ruse ou la fourbe des faiseurs.

*